

# Un autre récit des origines est possible: la Genèse dans l’*“Icosameron”* de Casanova

## Abstract

As an introduction to his novel *Icosameron*, published in 1787, Casanova offers a lengthy biblical commentary on the first three chapters of Genesis. This article seeks to better define the relationship between this curious “Literal Commentary” and the rest of the novel, which recounts the adventures of a brother and sister at the center of the Earth after their ship sinks. It also questions Casanova’s reading of Genesis, as he uses this biblical account as the central theme of his novel. Finally, at the end of a century that has forcefully denounced the literal reading of Genesis, is the choice to publish a long novel introduced by an equally imposing biblical commentary the reason for the novel’s lack of success upon publication, and the oblivion into which it has fallen outside Casanova studies?

Le fameux noyau de la terre, dont tant de philosophes ont parlé à tâton, est une existence nécessaire, et ne peut être que la partie habitable, faite par Dieu pour que nous y habitons à perpétuité: c’est le jardin d’Eden d’où Dieu désobéi nous a chassés. S’il est écrit qu’il nous a mis dehors, nous étions donc dedans: et le dehors de tout dedans ne peut être que ses murailles, son écorce, sa circonférence extérieure.

Casanova, *Icosameron*

Avant l’*Histoire de ma vie*, texte majeur auquel on rattache généralement la figure de Casanova, ce dernier a publié un long roman en langue française intitulé *Icosameron ou Histoire d’Edouard et d’Elisabeth qui passèrent quatre vingts un ans chez les Mégamiques, habitans aborigènes du Protocosme dans l’intérieur de notre globe*<sup>1</sup>. Non sans échos, dès le titre, au *Décameron* de Boccace, l’*Icosameron* est un récit organisé en vingt journées rapportant les aventures d’un frère et d’une sœur arrivés accidentellement au centre du globe, dans un lieu habité par de petits êtres colorés dénommés mégamiques<sup>2</sup>. Sous la forme d’un récit à tonalité utopique, Casanova imagine que ce monde inconnu situé au cœur de la Terre n’est autre que le Paradis originel. Et pour justifier cette proposition étonnante, il soumet un commentaire détaillé des trois premiers chapitres de la Genèse avant le début du récit proprement dit.

(1) G. Casanova, *Icosameron ou Histoire d’Edouard et d’Elisabeth qui passèrent quatre vingts un ans chez les Mégamiques, habitans aborigènes du Protocosme dans l’intérieur de notre globe, traduite de l’anglais par Jacques Casanova de Seingalt, Vénitien*, A Prague, A l’imprimerie de l’Ecole normale, 1787, 5 t.

(2) Tout comme le *Décameron*, l’*Icosameron* se présente sous forme de récit enchâssé, puisque les «journées» sont encadrées par les commentaires des auditeurs du récit d’Edouard et Elisabeth, à savoir leurs parents et des habitants de leur village. Ce petit groupe est présenté dans la partie du roman intitulée «Introduction».

Une analyse de ce «Commentaire littéral sur les trois premiers chapitres de la Genèse», centré sur sa dimension philosophique, a déjà été proposée par Helmut Bertram dans son ouvrage dédié à l'*Icosameron*<sup>3</sup>. Néanmoins, certaines questions restent en suspens, à commencer par celle concernant le choix que fait Casanova d'introduire son long roman par une discussion théologique à la fin d'un siècle ayant pourtant remis en question le statut des Écritures. Il faut également se demander quelle est la nature de la relation entre ce commentaire introductif et la fiction qui le suit et qui ne garde comme seule référence à la religion chrétienne que l'idée d'un Être suprême originel. Cet article souhaite donc interroger les liens entre le «Commentaire littéral», la partie fictionnelle de l'*Icosameron* et les trois premiers chapitres de la Genèse dans le but de clarifier sa fonction au sein d'un texte qui devait assurer l'immortalité à son auteur<sup>4</sup>. Si ce dernier s'est trompé dans ses prédictions, l'*Icosameron* ne mérite cependant pas l'ignorance dans lequel il se trouve encore aujourd'hui, et qui est sans doute due, en partie, à ce «Commentaire littéral» lui servant de surprenante porte d'entrée.

### *Une introduction sous forme de commentaire biblique*

L'*Icosameron* est publié en cinq tomes in-8° par les presses de l'Imprimerie de l'École normale de Prague, en 1787. Cependant, le premier volume ne contient que les deux premières «journées» du séjour d'Édouard et d'Élisabeth au cœur de la Terre, car il présente tout d'abord une dédicace au comte de Waldstein, qui joue également le rôle de préface<sup>5</sup>. On y trouve ensuite le «Commentaire littéral sur les trois premiers chapitres de la Genèse» d'une centaine de pages, constitué d'une première partie intitulée «Au bon lecteur», suivie de l'analyse des trois premiers chapitres de la Genèse<sup>6</sup>. Ce «Commentaire littéral» se propose de démontrer l'existence possible des mégamicres, qui seraient les descendants de la première création des humains réalisée par Dieu en Genèse 1, v. 26, au centre du globe. Enfin, une introduction est proposée avant d'accéder à la première «journée»<sup>7</sup>. Le deuxième volume commence, lui aussi, par une dédicace à un mystérieux A.S.A.L.M.P.C.A.D.W. &c. &c.<sup>8</sup>. Les trois derniers volumes, en revanche, ne comportent aucun paratexte.

Déjà à l'époque de Casanova, son ami Max Lamberg tentait d'expliquer le peu de succès qu'avait connu le roman par la présence de ce long commentaire biblique en introduction<sup>9</sup>. En outre, plusieurs exemplaires du «Commentaire littéral» seul, traduit en allemand, ont été retrouvés dans la bibliothèque du comte de Waldstein<sup>10</sup>. Il semble donc que commentaire et roman aient été appréhendés, dès l'origine, comme deux textes indépendants. Il en est de même dans les éditions plus récentes de l'*Icosameron*: le commentaire fait l'objet d'une publication indépendante en italien en 1994<sup>11</sup> et la dernière édition française, datant de 1988, choisit de publier le roman

(3) H. Bertram, *Die Zerstörung der Utopie*, Frankfurt, Materialis Verlag, 1992, pp. 11-39.

(4) R. Vèze, «Introduction» dans G. Casanova, *Mémoires*, éd. R. Vèze, Paris, La Sirène, 1932, p. xi.

(5) G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, pp. IX-XXXIV. Le comte de Waldstein accueille Casanova en tant que bibliothécaire au sein de son château de Dux, en Bohême, dès 1785. Casanova y finira sa vie.

(6) *Ibidem*, t. I, pp. 1-108.

(7) *Ibidem*, t. I, pp. 109-151.

(8) *Ibidem*, t. II, pp. III-XL. Joseph Pollio aurait identifié ces initiales comme celles du général autrichien Son Altesse Monseigneur le Prince Christian Auguste de Waldek; voir R. Vèze, «Introduction» cit., p. xv.

(9) R. Vèze, «Introduction» cit., p. xxxv.

(10) *Ibidem*, p. xvii.

(11) Mentionnée par G. Lahouati et M.-F. Luna, *Casanova en 1998*, «Dix-huitième siècle» 30, 1998, p. 108.

sans les dédicaces et le commentaire. L'éditeur justifie son intention par le fait que ces textes n'appartiendraient pas totalement à l'*Icosameron*<sup>12</sup>.

Du point de vue de l'éditeur, l'histoire d'Edouard et d'Élisabeth au centre de la Terre peut donc être comprise sans l'aide du «Commentaire littéral», ce qui place ce dernier du côté des dédicaces et ne le protège donc aucunement des coups de ciseaux portés à l'œuvre telle que l'avait conçue son auteur. Or, si l'on observe le dispositif éditorial, l'on remarque que les deux dédicaces sont publiées en italique et que leur numérotation est en chiffres romains. Au contraire, le commentaire et le reste du roman ne sont pas édités de manière spécifique et la pagination commence avec le commentaire, dont la première page porte le numéro 1. Il apparaît ainsi que ce «Commentaire littéral» est bien le début du roman, malgré son titre qui le distingue de l'«Introduction» à proprement parler – elle aussi séparée du début du roman intitulé «Icosameron. Première journée», mais essentielle pour identifier le cadre du récit –, et qui substitue au *topos* bien connu du manuscrit trouvé<sup>13</sup> le rôle de présenter le monde des mégamicres. D'emblée, le «Commentaire littéral» rapproche donc texte biblique et récit fictionnel.

Casanova n'étant ni théologien ni apologiste, on peut toutefois se demander quel était l'intérêt de proposer une introduction sous forme de commentaire du récit des origines à la fin d'un siècle ayant vu bien des philosophes s'acharner à démontrer les nombreux non-sens que contenait la Bible et, en particulier, la Genèse. Dans un article sur la lecture critique, Michel Charles affirme que l'objectif d'un commentaire est surtout d'«exhiber des fonctionnements textuels précis»<sup>14</sup>, lorsque l'on considère que le texte est porteur d'un secret que le commentateur doit percer au travers d'une lecture attentive<sup>15</sup>. Et c'est exactement la raison que donne Casanova, sur un ton où l'ironie apparaît d'emblée:

[...] je veux prouver que dans la Genèse même on lit des passages, qui peuvent persuader plusieurs bons lecteurs que notre globe fut créé par Dieu principalement habitable dans sa belle concavité intérieure, et que ses heureux habitants, que l'ouvrage appelle *mégamicres*, peuvent être les descendants du couple homme que Dieu créa en même tems mâle, et femelle le sixième jour de la création; lequel homme ne fut pas Adam<sup>16</sup>.

Le commentaire permet de mettre au jour la possibilité d'une nouvelle version du récit biblique, suggérée par le texte sacré lui-même, si on le lit attentivement. Mais il s'agit d'un processus portant en lui une certaine forme de subversion, voire de violence, puisqu'il implique une «déconstruction» du texte avant de procéder à sa «reconstruction»<sup>17</sup>. Commenter le texte biblique sous-tend donc un désir de se mesu-

(12) Selon l'éditeur: «La présente édition correspond à l'intégralité de l'*Icosameron* proprement dit. Seuls ont été écartés trois textes qui n'en font pas véritablement partie: l'adresse au comte de Waldstein et le commentaire littéral sur les trois premiers chapitres de la Genèse (début du tome 1), une digression personnelle de Casanova sur la littérature (début du tome 2)». Cette remarque est apposée par l'éditeur en petits caractères au haut de la page 6, juste après que ce dernier a précisé sur quel manuscrit se basait l'édition. Le roman commence ensuite immédiatement avec l'«Introduction»; voir Casanova, *Icosameron*, Paris, Éditions François Bourin, 1988, p. 6.

(13) *Topos* que l'on trouve comme source du récit d'Edouard, comme l'annonce Casanova dans la dédicace au comte de Waldstein, mais qui ne sera pas exploité dans la suite du roman.

(14) M. Charles, *La lecture critique*, «Poétique» 33, avril 1978, p. 131.

(15) *Ibidem*, p. 141.

(16) G. Casanova, *Icosameron*, Plan de La Tour, Éd. d'aujourd'hui, 1986, «Les Introuvables», basé sur l'édition C. Argentiéri, Spolète 1928, t. I, pp. 4-5. Toutes les citations de l'*Icosameron* seront désormais tirées de cette édition.

(17) «[...] le commentaire tente de rétablir la «lisibilité» du texte. La déconstruction est suivie d'une reconstruction», M. Charles, *La lecture critique* cit., p. 150.

rer à lui, officiellement pour en clarifier le message divin, et chez Casanova pour en exploiter toutes les potentialités capables de saper les fondements religieux du récit chrétien de la création du monde.

Pour ce faire, la démonstration est menée directement depuis la Genèse selon la propre traduction du Vénitien<sup>18</sup> fondée sur la Vulgate, la Septante et la version hébraïque<sup>19</sup>. Le commentateur feint de se montrer prudent en soutenant l'importance de coller au plus près du texte, afin de ne pas y lire ce qu'il ne s'y trouve pas<sup>20</sup>. De fait, seule une approche absolument littérale lui permet d'asseoir son interprétation, comme il le souligne en discutant le terme «remplir»:

Dieu ordonna à l'homme de remplir la terre. Ce mot *remplir* qui est traduit à la lettre, ne peut pas signifier couvrir, qui indiquerait peupler la terre, comme nous voyons peuplée la surface, que nous couvrons: *remplir* signifie *comblé* un globe dans sa concavité intérieure, et c'est le langage que Dieu devoit tenir au premier homme, fait pour habiter dans la terre, et non sur la terre comme Adam, et nous, ses descendans, qui ne la remplissons pas, mais la couvrons<sup>21</sup>.

Chez Casanova, le littéralisme devient ainsi une aide à la lecture hétérodoxe de la Bible car il lui permet d'esquisser une version absurde du traditionnel récit de la création du monde lorsqu'il est abordé mot à mot. C'est d'ailleurs une manière de s'opposer à la lecture allégorisante des Pères de l'Église, figures tutélaires auxquelles il se confronte dans ce commentaire. Ce recours à l'allégorie permettait en effet de contourner les difficultés du texte<sup>22</sup>, or, c'est bien en tentant de l'expliquer sans l'aide de la symbolique que Casanova a toute latitude pour en souligner l'in vraisemblance.

En outre, même en cherchant à rester fidèle au texte, il faut considérer la traduction comme une réécriture, étant donné que le traducteur a des choix à effectuer en lien avec le contexte ou la recherche parfois infructueuse de vocables équivalents<sup>23</sup>. Il y a donc aussi flottement dans la traduction littérale, ce qui, bien loin de poser des problèmes, permet à Casanova de réajuster la signification du texte biblique à ses vues lorsque les circonstances l'exigent. Ainsi explique-t-il la signification du mot «firmament» présent dans la Vulgate:

Cette étendue donc à laquelle un arbitre absolu des interprètes donne le nom de firmament est appelée par moi *voute* non seulement parceque le mot hébraïque peut le signifier, mais parceque je trouve ici la création de la partie intérieure habitable de notre terre, dont cette *voute*, qui a une épaisseur moyenne de 92 milles anglois sépare les fleuves des eaux des mers, et des fleuves qui se trouvent sur notre surface<sup>24</sup>.

Jouant avec toutes les traductions possibles, Casanova choisit la variation qu'il préfère afin de convenir à sa propre interprétation: il y a un monde caché à l'intérieur de la Terre, monde dont la croûte terrestre est le ciel, c'est la Bible qui le dit. La Genèse qu'il propose est ainsi travestie, car le bas – le sol de notre monde – devient

(18) G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, p. 7.

(19) *Ibidem*, p. 9 et p. 43.

(20) «Il est incontestable que le meilleur de ses commentateurs sera le plus littéral, car la parole est le fondement de tous les sens que nous pouvons trouver à tous les faits, dont la Bible veut nous instruire. Il ne faut jamais s'en éloigner lorsque le moindre arbitre pourroit porter quelque altération à la matière, ou au sujet que le sage et fidèle interprète doit rendre toujours plus clair, et plus facile à l'intelligence du lecteur [...]», G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, p. 2.

(21) *Ibidem*, pp. 36-37.

(22) J.-M. Maldamé, *Le péché originel. Foi chrétienne, mythe et métaphysique*, Paris, Cerf, 2008, p. 52.

(23) G. Genette, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 293.

(24) G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, p. 20.

le haut – le ciel de celui des mégamicres –, dans une logique carnavalesque tout à fait familière au Vénitien.

*Un commentaire pré-texte à la fiction*

Dans son article *Casanova et l'utopie de l'indifférence*, Lise Leibacher-Ouvrard démontre que l'auteur de *Icosameron* recherche toujours l'incertitude et les paradoxes<sup>25</sup>, visibles notamment à travers les mégamicres androgynes ou la relation incestueuse entre le frère et la sœur. La même chose peut être dite de son attitude face au texte biblique, lui qui ne cesse de jouer entre doctrine religieuse orthodoxe et raison dans une attitude ironique, ou encore désignant comme «certains» des éléments douteux lorsqu'ils sont abordés dans les détails. Cette ambiguïté est ainsi au cœur de son projet littéraire et intellectuel, qui n'est évidemment pas de démontrer l'existence des mégamicres, mais la possibilité d'un monde où la «vérité» chrétienne n'en est plus qu'une parmi d'autres, comme il l'affirme dès les premières lignes du Commentaire: «J'ai écrit ce commentaire, non pas pour prouver que l'histoire du monde intérieur est vraie; mais pour convaincre les chrétiens qu'elle peut l'être à l'égard de l'écriture sainte»<sup>26</sup>. La modalisation est cruciale: selon cette lecture, la Genèse peut soutenir son hypothèse ou, du moins, elle laisse la possibilité de l'imaginer. Surtout, s'érigeant insidieusement en faux contre la Vérité dont la Bible a longtemps été considérée comme le réceptacle irréfragable, Casanova invite son lecteur à effectuer une lecture critique du texte sacré où le vague et le doute sont autorisés, voire souhaitables. L'autorité des Pères de l'Église lui permet de revendiquer cette approche avec ironie: «C'est ainsi que par des *peut-être*, les saints pères répondent fort sagement à plusieurs difficultés dépendantes de raisons de conjecture, que les curieux leur font: je les imite avec soumission [...]»<sup>27</sup>.

Sur une centaine de pages, en abordant les versets par petits groupes, Casanova mène donc son commentaire en jouant sur des traductions et des interprétations absurdes, mais aussi en s'opposant aux vues dogmatiques des commentateurs des temps passés, lorsque leurs positions sont en opposition à l'esprit des Lumières. C'est par exemple le cas au sujet de la punition d'Ève et de toutes les femmes après elle, condamnées à accoucher dans la douleur, comme châtiment à la concupiscence, éprouvée après avoir croqué le fruit défendu. Alors que Casanova justifie les relations sexuelles par l'instinct de nature<sup>28</sup>, il termine son plaidoyer sur un ton ironique, certes, mais aussi plus piquant:

St. Augustin n'en veut qu'à la concupiscence: il permet l'appétit: il ne défend pas les sauces: il ne trouve pas mauvais qu'avant d'avalier l'on mâche, qu'on cuise, et qu'on assaisonne le mêt [*sic*]. S'il a laissé la conservation de l'individu, il pouvait bien faire la même grâce à celle de l'espèce. La doctrine de St. Augustin est sublime le plus souvent, mais elle se distingue dans certains articles, où l'on peut démontrer qu'elle fit du mal, et qu'elle en fait encore<sup>29</sup>.

Le travail sur le texte biblique peut ainsi prendre des inflexions polémiques lorsque les dogmes s'opposent frontalement à la raison, et le commentaire se termine

(25) L. Leibacher-Ouvrard, *Casanova et l'utopie de l'indifférence*, "The French Review" 3, 67, 1994, p. 442.

(26) G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, pp. 3-4.

(27) *Ibidem*, p. 55.

(28) *Ibidem*, pp. 67-71.

(29) *Ibidem*, p. 86.

sur un ton engagé en faveur d'un esprit éclairé, Casanova concluant que «[l]a Philosophie n'est que la recherche de la vérité»<sup>30</sup>. Mais quel est alors le rapport entre ce jeu textuel avec la Genèse invitant à la relire à nouveaux frais et la suite de l'ouvrage, c'est-à-dire le roman à proprement parler? À priori, rien n'est plus éloigné d'un commentaire suivant fidèlement la progression du texte sur lequel il prend appui qu'un roman, libre de ce type de contraintes. Et de fait, ainsi que le suggère Antoine Compagnon dans son étude sur l'histoire de la citation, mobiliser un autre texte permettrait de se préserver des détours de l'imagination<sup>31</sup>. Le commentaire, qui se construit à partir de la reprise régulière du texte source, est donc une forme où l'imaginaire ne devrait avoir aucune place.

Toutefois, le commentaire est une forme ambiguë: utilisé pour clarifier un texte, il le fait à travers un nouvel écrit pouvant être commenté à son tour<sup>32</sup>. À la suite de Sophie Rabau et de Marc Escola, on peut dès lors considérer le commentaire comme une forme de «secondarisation» du texte source<sup>33</sup> dont l'objectif est de reformuler la parole du texte commenté. Or, ce processus n'empêche pas la fiction d'affleurer:

Tout commentateur est susceptible de se comporter en auteur plus qu'en lecteur, quand il livre une nouvelle version du texte premier. Au plan, d'abord, de l'édition textuelle: sa lecture peut le conduire à condamner un vers ou encore à combler une lacune; il devient par-là responsable et en quelque façon auteur de la version dans laquelle nous lisons le texte. [...] Au plan ensuite de l'interprétation, il n'est pas rare de voir un commentateur compléter des éléments du monde fictif. Que ces compléments soient d'ordre encyclopédique ou psychologique (motivation des personnages, par exemple), ils entraînent le propos analytique vers un discours narratif qui ne se contente pas de frôler les limites de la réécriture, mais les franchit allègrement<sup>34</sup>.

Malgré le garde-fou que représente la citation des paroles sources, un commentaire comporte donc, et souvent malgré lui, une part de création littéraire.

Dans le cas de Casanova, cela ne fait que confirmer le fait que le «Commentaire littéral» est véritablement à appréhender en tant qu'introduction à l'*Icosameron*. Il est en effet un prétexte à la rédaction d'un récit fictionnel, puisque la lecture attentive de la Genèse à laquelle il s'est livré lui permet de mettre au jour un «disfonctionnement»<sup>35</sup> du texte: une apparente double création des humains, présente à la fois en Genèse 1, 26 et dans le chapitre 2 avec Adam, puis Ève. Or, tout point aveugle d'un hypotexte peut être l'occasion de faire naître ce qu'Escola et Rabau désignent en tant que «texte absent», c'est-à-dire un texte né d'un silence du texte d'origine, qui prend ensuite son indépendance<sup>36</sup>. À partir de la redondance de la création des humains, Casanova imagine ainsi un nouveau récit qui concernerait la première création, celle, selon lui, des mégamicres<sup>37</sup>.

(30) *Ibidem*, p. 102.

(31) «Citant, faisant intervenir un dehors de l'écriture, introduisant un partenaire symbolique, je tente d'échapper, autant que possible, au fantasme et à l'imaginaire», A. Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation* [1979], Paris, Seuil, 2016, «Points Essais», p. 48.

(32) M. Charles, *La lecture critique* cit., p. 132.

(33) Ce concept, proposé par Marc Escola et Sophie Rabau, sous-tend que les réécritures comme les commentaires proviennent d'un même texte et le pluralisent ensuite selon les modalités qui leur sont propres; M. Escola et S. Rabau, *Littérature seconde ou la bibliothèque de Circé*, Paris, Kimé, 2015, p. 18.

(34) *Ibidem*, pp. 215-216.

(35) M. Charles, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil, 1995, p. 183.

(36) M. Escola et S. Rabau, *Littérature seconde* cit., p. 35.

(37) G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, p. 31.

En 1676 déjà, Gabriel de Foigny avait publié *La Terre Australe connue*, un roman utopique fondé sur l'idée de l'existence d'humains créés avant Adam et non concernés par la Chute. Jugé pour ses thèses non orthodoxes, l'auteur avait tenté de justifier son récit par le verset 26 du premier chapitre de la Genèse<sup>38</sup>, mais l'hypothèse préadamite, développée quelques années auparavant par Isaac de La Peyrère, était encore considérée comme suspecte à cette période<sup>39</sup>. Un siècle plus tard, Casanova prend toujours garde à affirmer son affiliation à l'Église romaine et au respect de ses dogmes, mais les enjeux ne sont plus les mêmes: en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, et notamment après la publication des thèses de Jean Astruc ayant démontré que la Genèse était composée de deux récits distincts<sup>40</sup>, l'affirmation de l'existence probable des mégamicros ne sera source d'aucun problème pour le Vénitien.

En plus d'être un prétexte, ce «Commentaire littéral» est également un pré-texte dans le sens que peut avoir une préface dans un roman du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire un écrit, bien souvent fictionnel lui aussi, venu appuyer la fiction qui suit en en garantissant la véracité, dans un paradoxal redoublement fictionnel<sup>41</sup>. Or, le fait de préférer mobiliser la Bible pour démontrer la véracité d'un roman constitue, *in fine*, l'affirmation par Casanova que le texte sacré appartient lui aussi au domaine de la fiction. Ainsi, de quelle manière Casanova exploite-t-il ce cadre génésiaque dans la suite de son roman, dès la partie nommée explicitement «Introduction»?

### Une Genèse fictionnelle

Si le roman ne revient plus à la Bible au-delà du commentaire, le récit qu'il déroule demeure parcouru d'allusions à la Genèse. Dès l'«Introduction», lorsqu'Édouard décrit le monde intérieur et ses habitants qui y vivent dans le discours encadrant le récit des vingt journées, l'un de ses auditeurs pense qu'il s'agit du jardin d'Éden et s'interroge: «Seroit-ce le paradis terrestre que l'endroit où vous avez vécu? Une jeunesse permanente est ce qui paroît une grâce divine»<sup>42</sup>. D'emblée, des liens sont donc tissés entre le «Commentaire littéral» et certains épisodes des aventures du frère et de la sœur. Ainsi, dans le monde intérieur, on trouve des serpents gardiens de figues qui donnent l'occasion à Édouard de leur en voler une dans une intéressante parodie inversée de la scène dans laquelle Ève mange le fruit défendu<sup>43</sup>. La description de la langue des mégamicros, une mélodie composée de voyelles uniquement<sup>44</sup>, n'est pas non plus sans rappeler les débats importants autour de la langue des origines ayant

(38) J.-M. Racault, *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, PUPS, 2003, p. 86.

(39) Les deux ouvrages de La Peyrère, *Preadamitae sive exercitatio super versibus duodecimo decimotercio, et decimoquarto capituli quinti epistolae D. Pauli ad Romanos. Quibus inductur Primi homines ante Adamum conditi*, et *Systema theologicum ex prae adamitarum hypothesis* avaient connu un grand succès, avec cinq éditions latines publiées la même année, mais personne n'avait osé en proposer une traduction en français; voir J. Bernier, *La critique du Pentateuque de Hobbes à Calmet*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 134.

(40) Selon Helmut Bertram, Casanova avait très certainement entendu parler de la découverte de Jean Astruc, qui avait démontré dans son ouvrage *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paroît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse (1753)* l'existence de deux textes différents à l'origine de la Genèse. Toutefois, pour que son roman puisse être développé, il n'en a pas tenu compte; voir H. Bertram, *Die Zerstörung der Utopie* cit., pp. 24-25.

(41) J. Herman, K. Mladen et N. Kremer, *Le Roman véritable. Stratégies préfacielles au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2008, p. 1.

(42) G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, p. 130.

(43) *Ibidem*, t. II, pp. 174-176.

(44) Casanova, *Icosameron* cit., t. I, p. 221 et t. II, pp. 95-96.

irrigué tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, débats dans lesquels des écrits comme l'*Essai sur l'origine des langues* (1781) de Rousseau ou *Le monde primitif* de Court de Gébelin (1774) semblent avoir inspiré Casanova.

Les discussions des auditeurs d'Édouard au début de chaque nouvelle «journal» sont l'occasion de revenir sur ces échos bibliques afin de les expliciter. Le petit groupe affirme par exemple que l'épisode du vol des figues aux serpents est bien une nouvelle version du récit de Genèse 3, car ce type d'histoires n'est possible que dans le contexte génésiaque<sup>45</sup>. Ils soutiennent aussi que la langue des mégamicros est certainement celle qu'Adam avait reçue de Dieu<sup>46</sup>.

Les mégamicros eux-mêmes, d'apparence à la fois mâle et femelle<sup>47</sup>, évoquent bien sûr les récits rabbiniques d'une androgynité primitive que l'on trouve ensuite repris dans tous les dictionnaires et commentaires bibliques du siècle. Le peuple souterrain possède, en outre, son propre récit de la Genèse, qui comporte plusieurs échos au premier chapitre biblique:

Ils disent en s'enfonçant dans le détail, que Dieu créa avant tout une innombrable quantité d'intelligences immatérielles. La vision de leur créateur faisoit tout le bonheur de ces êtres, lorsque Dieu se détermina à les rendre capables de mériter la participation de sa gloire. À cette fin, il créa le Soleil qui, par sa propre nature, épaissit l'univers, en se formant une ample atmosphère bornée en égale distance par la matière solide, qu'il rendit féconde au point qu'elle peupla de créatures vivantes toute la superficie de ses rayons. Parmi mille espèces d'animaux, que la matière obéissante à l'intention du soleil produisit, Dieu observa un couple rouge, que la plus heureuse organisation rendoit apte à l'exercice de toutes les vertus, et à l'acquisition de toutes les sciences, car ce couple avoit dans le recoin de sa tête un organe très propre à rappeler les idées de son esprit, et à être un parfait réservoir de toutes les connoissances<sup>48</sup>.

Toutefois, le rôle joué par la matière, chargée par Dieu de donner corps à une création primordiale immatérielle, permet de renforcer le refus de l'idée de création *ex nihilo* que Casanova développe longuement dans le «Commentaire littéral»<sup>49</sup>. La fiction des mégamicros permet donc de redoubler la critique émise à partir du texte biblique lui-même, et il en est de même en ce qui concerne l'opposition de Casanova à l'idée de péché originel. Le «Commentaire littéral» s'érige en effet à plusieurs reprises contre ce dogme en confrontant saint Augustin aux limites de ses affirmations. Lorsque, dans le monde intérieur, Édouard doit enseigner les préceptes de la foi à ses enfants, il choisit de passer les conséquences de la Chute sous silence car, selon lui, si elles ont concerné Adam et ses descendants dans le monde extérieur, elles conduiraient à devoir donner des explications incompréhensibles dans le monde intérieur:

En leur apportant le vieux testament, et même le nouveau que j'avois en grec, et en latin, je leur aurois donné trop de besogne, et je me serois mis dans la nécessité de théologiser sur l'odieux et quasi incompréhensible premier péché, et sur sa monstrueuse conséquence. À quoi bon les informer que sans ce fatal crime l'homme n'auroit jamais connu ni le mal, ni la misère,

(45) «Dites-moi, Dunsplili, comment vous avez trouvé l'aventure du fruit que notre ami a présenté à sa femme. La ressemblance avec celle d'Adam est plaisante en ce que, chez nous, c'est la femme qui séduit l'homme, et ici c'est l'homme qui séduit la femme. Ces histoires-là ne peuvent arriver que dans le paradis terrestre», G. Casanova, *Icosameron* cit., t. II, pp. 222-223.

(46) *Ibidem*, pp. 11-12.

(47) *Ibidem*, t. I, pp. 215-216.

(48) *Ibidem*, t. II, p. 54. Ce récit est repris et détaillé au t. IV, pp. 47-48.

(49) *Ibidem*, t. I, pp. 11-16.



ni la mort? Comment, ignorant comme j'étais dans la théologie pratique, aurais-je pu leur démontrer que ce péché rendit nécessaire l'incarnation du verbe<sup>50</sup>?

En affirmant cela, Édouard refuse d'être assimilé à saint Augustin et à d'autres Pères de l'Église, auteurs de discours alambiqués servant à expliquer des événements dont la vraie foi peut se passer. La pratique de la religion naturelle est ainsi jugée seule digne d'être enseignée par le père des humains nés au centre de la Terre et la culpabilité, induite par le péché dit «originel» depuis saint Augustin, est refusée. Le roman d'Édouard et d'Élisabeth est donc une réponse ironique et décalée aux discours patristiques, déjà fortement mis à mal dans le «Commentaire littéral».

Le récit comporte bien entendu un grand nombre d'éléments n'ayant pas d'échos avec le texte biblique. S'y trouvent notamment des réflexions sur la politique, sur les progrès techniques ou encore sur l'organisation sociale, dans la veine des récits utopiques. Néanmoins, les liens entre romans utopiques et Genèse ont souvent été démontrés: dans les deux cas, il s'agit d'une société parfaite et fermée sur elle-même, et l'île ou le pays isolé dans lequel se déroule tout récit utopique est une nouvelle image du Jardin d'Éden<sup>51</sup>. Casanova cite par ailleurs explicitement des auteurs de récits utopiques comme Platon, Érasme, le Chancelier Bacon, Thomas More, Campanella et le personnage d'Holberg, Nicolas Klimius, en tant que prédécesseurs<sup>52</sup>. Que ce soit par la forme du récit empruntant aux codes de l'utopie ou à travers la reprise de certains épisodes bibliques transposés dans le monde intérieur, la Genèse est donc le fil rouge de ce roman, ce que le «Commentaire littéral» annonçait explicitement.

Mais le seul plaisir de l'imagination et le jeu avec des références bibliques ne suffit pas à expliquer l'invention du monde des mégamicres. Casanova veut autre chose et en appelle directement à son lecteur. Ce dernier n'est pas n'importe qui: il s'agit du «bon lecteur» interpellé en introduction au «Commentaire littéral», à qui s'adressent le commentaire et le roman dans son ensemble. En lui donnant à lire un roman introduit par une centaine de pages de parodie d'exégèse, Casanova encourage celui-ci à délaïsser le récit biblique de la création du monde tel que la tradition l'a proposé pour une Genèse renouvelée par la pensée des Lumières. Ce «bon lecteur» est invité à utiliser l'esprit dont le Créateur l'a doté pour appréhender la Bible de manière intelligente<sup>53</sup>, sachant que toute lecture qui voudrait en tirer une quelconque «vérité» en s'appuyant sur les autorités des temps passés est impossible, sinon absurde. C'est pour cela que Casanova peut jouer avec les limites de la fiction en tirant ses arguments du texte biblique lui-même:

Je me plais à trouver dans la Genèse des vérités, qui peuvent convaincre les bons lecteurs que l'histoire des *mégamicres* peut, je le répète, ne pas être un roman. [...] Tout le monde verra que si l'histoire des *mégamicres* est vraie, nous trouvons la création du mécanisme de notre globe détaillé dans la seconde journée de Moïse, & que si c'est un roman, l'histoire indubitable que le Saint-Esprit nous communique par la plume du même Moïse, nous démontre la pro-

(50) *Ibidem*, t. IV, pp. 216-217.

(51) A. Beretta Anguissola, «Bible et utopie», *Ombres de l'Utopie. Essais sur les voyages imaginaires du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2011, «L'atelier des voyages», p. 39; J.-M. Racault, *Nulle part et ses environs* cit., pp. 11-12.

(52) G. Casanova, *Icosameron* cit., t. II, p. IX.

(53) «Laissons en paix les pères [les Pères de l'Église, garants de la lecture traditionnelle autorisée de l'Écriture], et parlons, unissant les lumières que nous avons gagné par nos études à celles que nous pouvons inférer de ce qui nous est communiqué, quoique sous un voile fort épais, par le livre de la vérité», G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, p. 20.

tabilité de ce même monde intérieur quand même Edouard ne nous en auroit jamais donné aucune nouvelle<sup>54</sup>.

À ce compte-là, la Genèse ne serait-elle qu'un roman? Si la critique de Casanova s'adresse en priorité aux commentateurs de ce récit biblique plus qu'au texte sacré lui-même<sup>55</sup>, il souligne toutefois qu'il est nécessaire de l'aborder par le prisme de la raison. En effet, au sujet des origines, il y a nécessairement une mise en récit faisant appel à la fiction, personne n'ayant assisté aux premiers temps du monde. Il serait dès lors très dommageable d'ériger un récit, fût-il reçu comme sacré par la tradition, en vérité intangible et d'en tirer des règles morales s'opposant aux lois de la nature.

\*

Malgré l'aspect plaisant de ce monde intérieur élaboré à partir d'une lecture irrévérencieuse de la Genèse, «prouver» l'existence probable des mégamicres et construire un cadre fictionnel plausible ne sont évidemment pas les raisons principales qui ont poussé Casanova à retravailler le récit des origines. L'*Icosameron* participe avant tout du mouvement de désacralisation de la Bible perceptible en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, où le caractère fictionnel du texte sacré est affirmé par plusieurs philosophes<sup>56</sup>. Casanova, qui se présente d'emblée comme l'un d'entre eux, apporte avec ce roman sa contribution à l'édification de la raison contre toute forme d'obscurantisme selon cette vision des Lumières à laquelle il adhère pleinement. De plus, en conséquence à ce désir d'émancipation de la tutelle des dogmes, se réapproprier la Genèse devient pour l'auteur une manière de se positionner en tant qu'«écrivain total»<sup>57</sup>, créateur de son propre univers. Ce n'est cependant pas pour rien que le Vénitien s'oppose avec insistance à l'idée d'une création *ex nihilo*. Après avoir discuté dans son «Commentaire littéral», comme un grand nombre de commentateurs avant lui, le terme *bara* présent dans le tout premier chapitre de la Genèse<sup>58</sup>, il affirme que la matière originelle existait en même temps que Dieu, car il est impossible de créer quelque chose de rien. Dès lors, lorsque Casanova écrit un roman à partir d'un récit préexistant, qui plus est, le premier du texte sacré, il ne fait que prendre le relais du Dieu créateur biblique: il est impossible de faire quelque chose de rien, et encore moins en littérature. Affranchie de la tutelle de l'Église, la Genèse reste un modèle incontournable pour tout écrivain ayant à faire advenir un monde par la parole.

NOÉMIE ROCHAT NOGALES

*École de français langue étrangère (EFLE)*  
*Université de Lausanne*

(54) *Ibidem*, t. I, pp. 20-21.

(55) Si Casanova déconstruit la lecture littérale de la Genèse par l'absurde, il ne remet pas en cause l'existence d'une force créatrice originelle. Comme le démontre l'analyse de Helmut Bertram, Casanova est plus anticlérical qu'antireligieux; H. Bertram, *Die Zerstörung der Utopie* cit., p. 23.

(56) J. Herman, K. Mladen et N. Kremer, *Le Roman véritable* cit., p. 180.

(57) D. Coste, *Du ricochet ethnographique. L'«Icosaméron» de Casanova, un Orient en sous-sol*, dans *Ethnologie et littérature*, dir. V. Debaene, H. Didier, M. Braud et F. de Sivers, Paris, L'Harmattan, 2005, «Eurasies» 14-15, p. 255.

(58) G. Casanova, *Icosameron* cit., t. I, p. 7. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les auteurs clandestins voulant prouver l'éternité de la matière se réfèrent aux travaux de Grotius et de Vatable dans lesquels se trouve une analyse du terme *bara* propre à justifier leur position hétérodoxe; C. Cohen, *Science, libertinage et clandestinité à l'aube des Lumières: le transformisme de Telliamed*, Paris, PUF, 2011, p. 262.